



Denis Vauzelle
Au fond

ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Au fond

Du même auteur :

La cathédrale et le secret des Templiers, Royer, 2004

Le grimoire de l'alchimiste, Royer, 2005

L'or des Templiers, Artège, 2008

Le crime de la porte d'Orient, Artège, 2009

Mandrik, Artège, 2012

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2016, **Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 – 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08409-1

ISBN pdf : 978-2-268-00019-0

Denis Vauzelle

Au fond

éditions du
ROCHER

Les oiseaux du rivage ne volent plus au-dessus du fleuve. Son cours s'est figé. Non pas qu'il se fût asséché, incapable de charrier le limon, les troncs d'arbres, les carcasses d'animaux et encore pas mal de saloperies rouillées et d'esquifs en plastique, il a d'abord ralenti, un méandre était en vue, et puis la vase à cet endroit-là remontait en surface. J'aurais dû m'inquiéter. À la sortie du méandre, ses rives se sont éloignées l'une de l'autre et il est devenu immense. J'avais dû mal comprendre. Alors, seulement, son cours s'est figé : immobile, statique... prisonnier ? L'horizon et l'océan n'étaient plus si loin. Je m'étais renseigné, mais je feignais de l'ignorer, de ne rien y comprendre, je jouais les candides, je faisais l'innocent, me fut-il répondu. J'avais dû entendre parler de ce projet. Enfin, quoi, merde!... Qui n'en avait pas entendu parler ?

Le barrage.

Le fleuve de la vie s'était arrêté de couler dans mes veines sans même daigner faire entendre un doux clapotis au contact du bloc de matière inerte contre lequel il butait.

Ce barrage avait un nom.

Retraite.

J'étais à la retraite depuis exactement onze jours, cinq heures et dix-huit minutes. Impossible de m'en remettre. Qu'est-ce qu'on pouvait faire, du reste, quand l'heure avait sonné?

Ma femme et moi avions commis l'erreur de vouloir tout préparer afin de quitter notre maison versaillaise le lendemain du pot de départ. D'après le notaire, nous aurions pu y demeurer un mois de plus.

Je croyais qu'il suffisait de tourner la page pour aborder une nouvelle expérience, qu'il était malin de parier sur un changement de vie radical. Je ne voulais pas croiser un ancien collègue sur le parking du supermarché, échanger trois mots, une poignée de main, une claque dans le dos en déclinant l'offre d'un café pour la raison qu'il n'était pas dans mes intentions de faire perdre le temps, précieux, de ceux qui travaillaient.

Je ne faisais plus grand-chose de mes journées et, le soir, le sommeil ne me venait pas facilement. Alors, je sortais une chaise longue sur la terrasse et j'écoutais les bruits de l'océan. Et, moi qui ne prenais jamais d'alcool, je cédaï à la tentation de boire une bière, pour partir un peu et oublier le barrage. Je buvais une bière ou deux en restant allongé sur la chaise longue, les doigts de pieds en éventail comme disait mon grand-père, presque serein, puis redoutant de retrouver ma femme au lit au cas où elle ne dormirait pas et décèlerait mon haleine de poivrot.

Je voulais comprendre ce qu'il m'arrivait.

France faisait semblant de ne se rendre compte de rien. Elle se disait que je m'y ferais, qu'il pourrait survenir des événements heureux durant cette retraite. Le barrage allait réguler le débit du fleuve qui aurait dès lors toutes ses chances d'atteindre l'océan.

Et disparaître.

Quelques-uns de mes collègues les plus proches avaient émis le vœu que la présence d'une femme, telle que France, à mes côtés, m'aiderait à surmonter les premiers mois, les plus difficiles, censés me faire comprendre que je ne servais plus à rien.

France n'était pas n'importe quelle personne. Ça, je voulais bien l'admettre.

Quand on me demandait où j'avais rencontré ma femme, cela m'amusait de répondre : à la sortie d'une boîte de nuit. Ceux qui me connaissaient savaient très bien que je n'y mettais jamais les pieds, que je ne m'y serais jamais aventuré, comme certaines personnes se refuseront toujours à pousser les portes d'un musée d'art moderne car tout ce qu'ils trouveraient à l'intérieur serait laid. Or, j'avais fait une exception pour accompagner un ami au bout du rouleau que je ne pouvais pas laisser seul.

Et, pour bien marquer que rien d'intéressant n'arrivait jamais en boîte de nuit, je précisais avoir rencontré France sur le trottoir. Non mais, attention, elle était jeune, me récriais-je,

pince-sans-rire. Et de fait, plus personne autour de moi ne rigolait.

J'enchaînais sur les raisons pour lesquelles je ne voulais pas sortir en boîte de nuit, qui n'intéressaient personne, mais faisaient croire à une habile diversion par rapport à cette histoire de trottoir. Pouvait-on parler entre nous du temps où France s'y trouvait ? Non, mais non, bien sûr que... Oui !

Sur le trottoir, France était agenouillée devant la roue d'une voiture dont le pneu était à plat. Je la voyais de loin sans chercher à savoir à quoi elle ressemblait. J'ai volé à son secours. Elle aurait pu être laide, me rappeler ma mère, j'y serais allé quand même. Je découvris un visage de profil, figé dans l'ombre au centre d'un pneu Michelin, semblable à une pièce de monnaie que j'aurais pu trouver en marchant dans la rue. En réalité, une fortune. Après le bruit et la fureur frappant partout aux quatre coins de la boîte de nuit, ce profil parfait inscrit dans un cercle de caoutchouc me bouleversa.

Je me souvenais m'être donné beaucoup de mal pour que cette jeune femme ne m'assimile pas au clan des fêtards de la nuit, un de leurs chefs peut-être, allez savoir. Élocution précise, station prolongée dans la zone éclairée du lampadaire pour mettre en valeur ma tenue vestimentaire, nullement débraillée, et mon visage blanc, blanc, blanc, de bureaucrate, sans trace de sueur ou de rouge à lèvres, les cheveux pas n'importe comment non plus, en arrière, bien en ordre. Je passais par là en fait, je secours les gens dans la détresse – n'importe quel genre de détresse, un pneu crevé faisait l'affaire –, prêt à jouer un

morceau de musique, rattraper à la course un pickpocket, faire repartir un cœur à l'arrêt, éviter les bousculades près du lieu du drame, mais incapable cette fois de mettre la main sur la roue de secours censée être à sa place, dans le coffre, d'après la notice.

– Vous êtes sûre de ne pas déjà l'avoir utilisée ?

Je proposais de la raccompagner en voiture, cela faisait aussi partie de mes attributions. Elle me souriait. Je serais de retour avant la fermeture de la boîte, personne ne s'apercevrait de mon absence.

Pas facile de dire à une femme que vous êtes comptable quand vous êtes comptable. France écrivait des articles, elle était journaliste. Son dernier article, elle me donna l'hebdomadaire paru la veille en kiosque, avait pour sujet un écrivain américain décédé en 1963, Sylvia Plath. Celle-ci avait enchaîné les dépressions, subi des électrochocs âgée de vingt ans à peine, s'était mariée à Ted Hughes, un poète britannique, avait eu avec lui deux enfants, s'était suicidée à trente et un ans. France répétait ce mot de suicide les yeux dans le vide et c'était un peu comme si elle avait déversé sur ma tête plusieurs seaux d'eau glacée. Les sons tonitruants et la chaleur des corps déhanchés n'avaient jamais existé. Je ne savais pas quoi dire.

Avant qu'elle ouvrît la portière, je voulus lui faire un aveu. J'avais besoin de voir ses cheveux une dernière fois, ses lèvres bouger dans la pénombre de l'habacle. J'étais amoureux d'elle et peut-être l'avait-elle deviné quand j'esquissai le geste de la retenir, sans la toucher, quelque chose à lui dire, avais-je

bafouillé. Je me sentais aussi con que mon père, aussi laid que ma mère, et je n'avais jamais lu Sylvia Plath.

Je n'ai jamais lu Sylvia Plath.

Elle m'avait regardé sans sourire puis elle était partie. J'étais persuadé que je ne la reverrais jamais.

Vingt années étaient passées. France écrivait toujours des articles et j'étais un comptable à la retraite. Grâce à l'outil Internet, France s'absentait moins souvent. Une semaine à droite ou à gauche, une fois par mois, parce que certaines choses ne pouvaient se décider au téléphone ou par fax et courriels avec pièces jointes, parce qu'il fallait bien se voir pour discuter des choses importantes. Mais France avait dû prendre ses dispositions : elle n'était allée nulle part depuis bientôt douze jours.

Qu'est-ce que tu comptes faire aujourd'hui ?
France évitait de formuler cette question dans la mesure du possible, même si elle tournait dans sa tête comme un oiseau noir au-dessus d'un charnier.

France tournait elle-même autour du pot depuis un petit moment à la manière de l'oiseau. Je faisais semblant de ne pas comprendre pour me donner du temps. La réponse à cette question qui n'était pas posée ne me venait pas facilement, j'étais dans l'obligation de réfléchir. Du temps où je travaillais, je disais simplement : je travaille. Parfois même, le samedi ou le dimanche, quand il fallait remettre de l'ordre dans les dossiers avant le passage de l'inspecteur des impôts.

L'envie de me remettre aux échecs m'avait traversé l'esprit, la soirée précédant mon pot de départ, en regardant un vieux film en noir et blanc avec Curd Jürgens qui jouait le rôle d'un aristocrate autrichien en bute au national-socialisme. Curd Jürgens, parfaitement fidèle au personnage impavide de Michel Strogoff – auquel il devait sa notoriété –, était capable